

Beautiful FUNERAL

L'amour au péril
d'un secret lourd
de conséquences...



JAMIE McGUIRE



INÉDIT

Beautiful Funeral

*Du même auteur
aux Éditions J'ai lu*

BEAUTIFUL DISASTER

WALKING DISASTER

BEAUTIFUL WEDDING

BEAUTIFUL OBLIVION

BEAUTIFUL REDEMPTION

BEAUTIFUL SACRIFICE

BEAUTIFUL BURN

MME MADDOX
(Numérique)

RED HILL

MONSTERS
(Numérique)

À TOUT HASARD

JAMIE
McGUIRE

Beautiful Funeral

*Traduit de l'anglais (États-Unis)
par Agnès Girard*



Titre original
A BEAUTIFUL FUNERAL

© Jamie McGuire, 2016
Tous droits réservés

Pour la traduction française
© Éditions J'ai lu, 2018

*Pour Lisa Hadley.
Ton visage souriant et ton âme généreuse
me rappellent pourquoi je fais ce que je fais.*

1

THOMAS

Je m'assis sur le petit canapé, dans le coin de la chambre qu'occupait Liis. Les murs mi-ocre, mi-bleu et le décor minimaliste m'évoquaient plus un hôtel d'aéroport qu'une maternité. Ma future épouse semblait à son aise et heureuse, serrant contre sa poitrine notre petite Stella. Pour la première fois depuis dix-sept heures, je me détendis. Mes épaules s'affaissèrent un peu et je laissai échapper un long soupir. Le manque de sommeil n'avait jamais été un problème, mais voir la femme que j'aimais plus que tout souffrir à ce point avait fini par avoir raison de mon endurance.

Liis était épuisée. De vilains cernes assombrissaient son regard, et même si elle était plus belle que jamais, j'hésitais entre lui proposer de prendre Stella, et attendre qu'elle me le demande.

Les voir ainsi sereines, se tenant l'une l'autre, était à la fois réconfortant et bouleversant. Stella incarnait une nouvelle vie, que nous avons créée, la combinaison parfaite de deux êtres qui avaient autrefois été des étrangers. Elle aurait ses propres pensées, ses propres sentiments et – parce que c'était notre fille – des avis

bien tranchés sur toutes sortes de questions. J'essayai d'imaginer ce que serait sa vie tandis qu'elle s'endormait doucement en tétant le sein de Liis.

Finalement, mon impatience l'emporta.

— Liis... commençai-je.

Comme si elle avait deviné, Stella cessa de téter et sa tête tomba en arrière, bouche ouverte.

Liis sourit et la redressa délicatement pour la poser contre son épaule.

— Je peux m'en occuper, dis-je.

Elle tapota délicatement le petit dos de notre fille, la caressant toutes les deux ou trois petites tapes. Le corps de Stella sursauta tandis qu'un rot presque imperceptible brisait le silence qui régnait dans la chambre.

Je m'avouai vaincu. Liis sourit, laissa échapper un petit rire et posa les lèvres sur le duvet fin et soyeux qui recouvrait la tête du bébé.

— Il faudra bien que tu la lâches un jour, dis-je doucement.

Je n'avais tenu ma fille dans mes bras que pendant quelques courtes minutes avant qu'ils ne l'emmenent pour relever son poids, ses mesures, et l'empreinte de ses pieds. À la suite de quoi ils l'avaient ramenée à Liis pendant une demi-heure, avant de la lui prendre à nouveau pour son premier bain.

— Je vais finir par y arriver, n'est-ce pas ? À la partager ? demanda Liis, ne plaisantant qu'à moitié.

— J'espère bien, répondis-je avec un sourire fatigué. Je sais qu'ils viennent de te la ramener, mais sache que je suis moi aussi capable de la changer et de la bercer.

Liis réfléchit à ma proposition, puis hocha la tête.

Négociatrice devant l'éternel.

Je me levai pour venir prendre ma fille et la poser sur la table à langer. Presque aussitôt, j'entendis le souffle de Liis devenir plus régulier. Même son dossier du

FBI mentionnait qu'elle était capable de faire un petit somme dès que l'occasion se présentait, en particulier juste avant une descente. Elle s'était assoupie à peine quelques secondes après avoir enfin accepté de me laisser prendre le relais.

Liis était plus à l'aise quand elle contrôlait la situation, mais elle avait beau résister, je savais qu'elle avait confiance en moi. J'étais le seul à qui elle aurait confié son cœur, surtout maintenant qu'il vivait en dehors de son corps, sous la forme de l'être parfait qui était venu compléter, quelques heures plus tôt, notre famille. Il m'avait fallu presque dix ans de suggestions déguisées et de sous-entendus insistants pour qu'elle envisage ne serait-ce que des fiançailles. Liis vivait une relation exclusive avec le FBI, et jusqu'à ce qu'elle découvre que Stella était en route, être infidèle n'avait jamais fait partie de ses principes.

Stella me fixa d'un regard bleu émerveillé. Elle s'était réveillée lorsque je l'avais prise, et scruta mon visage avec curiosité tandis que je la changeais. Tout en l'enveloppant dans la douceur de sa couverture ivoire, essayant de ne pas plisser le nez, je lui racontai tendrement combien nous étions heureux qu'elle soit enfin arrivée. Tout être parfait qu'elle était, Stella avait fait une entrée dans le monde pour le moins... mouvementée.

Elle tendit le cou, et je souris, la calant au creux de mes bras nus. Mon blouson, ma chemise et ma cravate étaient posés sur le dossier du fauteuil. Un maillot de corps blanc et un pantalon de toile, ce n'était pas une tenue convenable pour le bureau, mais j'avais l'impression d'avoir onze ans à nouveau, et de nettoyer des visages, des fesses, et tout ce qu'il y avait entre les deux, sans prendre le temps de changer de tee-shirt et de jean. J'avais hâte de rentrer chez nous pour prendre une douche et cocooner avec les deux femmes de ma

vie, en jogging gris, tee-shirt des Rolling Stones (mon préféré) et barbe de trois jours.

J'entendis un bruit de voix dans le couloir, puis une légère bousculade, juste devant la porte. Des paroles furent échangées à mi-voix, mécontentes, insistantes. Je fis un pas pour me placer entre Liis et la porte et me retournai, me positionnant entre celui ou celle qui se trouvait dehors, et ma fille.

Une infirmière entra, échevelée, et visiblement remuée.

— Tout va bien ? demandai-je, sur mes gardes.

Du coin de l'œil, je vis que Liis avait ouvert les yeux et était elle aussi en alerte.

— Euh... oui, répondit l'infirmière, avant de s'arrêter, étonnée par nos attitudes respectives. Tout va bien, ici ?

— C'était quoi, ce bruit, dans le couloir ? demanda Liis.

— Oh, dit l'infirmière en s'approchant du lit, sortant une paire de gants en latex de sa poche. Il faut drôlement insister pour entrer dans votre chambre. Les agents qui montent la garde ne plaisantent pas, hein ?

Liis se détendit, et je me dirigeai vers le fauteuil à bascule, écartant la couverture de Stella pour m'assurer qu'elle allait bien.

— Le directeur me veut au bureau le plus tôt possible, dit Liis en se redressant contre son oreiller.

— Dans ses rêves, répondis-je.

En vérité, si le directeur avait eu son mot à dire, Liis aurait accouché au bureau. Nous étions sur le point de boucler un énorme dossier, et Liis était l'analyste et la traductrice la plus respectée à Quantico. Je travaillais sur cette affaire depuis onze ans, c'est-à-dire plus de la moitié de ma carrière au FBI. Mon plus jeune frère, Travis, y avait été mêlé, bossant pour nous en infiltration, mais quand les choses avaient mal tourné et que sa femme avait été menacée, Travis avait exécuté

Benny et quelques-uns de ses sbires. Abby nous avait alors communiqué toutes les infos qu'elle avait sur son père, Mick – un pion de Benny lui aussi. Grâce à elle, nous étions à deux doigts de clore cette affaire. Angelo Carlisi, le bras droit et fils aîné de Benny, n'allait pas tarder à tomber, et tout le monde attendait avec impatience la fin de l'enquête.

Liis et moi avons passé des heures dans le bureau du directeur, à lui expliquer que nous formions une famille, désormais. Les risques étaient trop importants, il fallait en finir avec cette histoire.

— Je l'emmènerai avec moi au bureau. Le patron lui changera ses couches, plaisanta Liis.

— Arrête, soupirai-je avec un sourire narquois. Il serait capable de te prendre au mot.

Cela n'amusa pas l'infirmière.

— Vos agents, là... vous croyez qu'ils pourraient faire un effort et se souvenir de mon visage d'ici à une heure ? Franchement, les palpations, je commence à en avoir jusque-là.

Liis et moi échangeâmes un regard, sans répondre. Nous comprenions son agacement, mais le directeur n'était pas le seul à savoir que, si la moitié des familles ayant un pied dans le crime organisé à Las Vegas étaient derrière les barreaux, et si un des hommes de Benny s'apprêtait à témoigner, c'était à cause de nous. La mort de Benny en avait énervé plus d'un. Nous étions les deux agents les plus exposés sur ce dossier, et ils s'en étaient pris à nous deux fois déjà, alors le FBI ne voulait surtout pas prendre de risque. Dès que la grossesse de Liis avait commencé à se voir, des agents avaient été chargés d'assurer notre protection.

— Autant que Stella s'habitue tout de suite au fait que ses deux parents sont des agents spéciaux, dis-je en étirant mes jambes.

Le fauteuil bascula doucement en arrière, puis en avant, un léger grincement accompagnant son mouvement. Le souvenir de Travis, tout petit, portant encore des couches et que je devais bercer, me revint. Ses cheveux ébouriffés, ses cuisses de poulet, et les traces collantes, tout autour de sa bouche – signe que grand-père était dans les parages. Il arrivait toujours avec cinq sucettes sans sa poche, repartait toujours avec une. Les petits avalaient leur bonbon, Papa cuvait sa bière dans sa chambre et je faisais de mon mieux pour empêcher mes frères de sortir jouer dans la rue. J'avais cessé d'être un enfant le jour de la mort de Maman.

L'infirmière hocha la tête, mais je voyais bien, à son expression, qu'elle ne comprenait pas. Avant de quitter la chambre, elle lança en direction de Stella un regard apitoyé. Je posai les pieds sur le sol, interrompant le balancement du fauteuil. Stella bougea, je lui tapotai le dos, perdu dans mes pensées. Stella avait été aimée avant même d'être née, une chambre d'enfant toute neuve et une étagère pleine de petits livres l'attendaient déjà à la maison. Que quelqu'un puisse plaindre notre fille ne m'avait jamais traversé l'esprit. Nous étions parfaitement capables de surmonter tout ce que le FBI pourrait mettre sur notre chemin, mais dans quelle mesure cela allait-il affecter Stella ?

— Tu as appelé ton père ? me demanda Liis.

— Oui.

— Et les autres ?

— J'ai demandé à Papa d'attendre demain avant de répandre la nouvelle. Je n'ai pas envie de passer la journée au téléphone.

Liis se redressa et ferma les yeux.

— Je n'avais pas pensé à ça. Parce que je suis fille unique, sans doute, murmura-t-elle avant de s'assoupir.

Je posai une couverture sur mon épaule, et calai Stella contre moi, avant de redonner un mouvement de balancier au fauteuil. Le petit craquement, en rythme, rendit mes paupières un peu plus lourdes encore. Le souffle de Liis était profond, régulier.

Je posai la joue contre les cheveux soyeux de Stella. C'était un petit être innocent et vulnérable, et Liis et moi savions tous les deux à quel point le monde était mauvais. La protéger était désormais notre responsabilité.

Je regardai ma compagne endormie, puis mon blouson, posé sur mon holster. Deux Sig Sauer 9 mm de service étaient soigneusement cachés aux regards, mais prêts à tout. Je savais que Liis avait glissé le sien dans le sac du bébé. Posant la tête sur le dossier du fauteuil, je tentai de dénouer les muscles de mon cou. Stella endormie à son tour, et posée dans son berceau, je ne réussis pourtant pas à oublier le reste, identifiant chaque bruit venant jusqu'à mes oreilles – le distributeur de boissons, les ascenseurs, le va-et-vient des infirmières, les pleurs d'autres bébés, les murmures des agents en faction, et le système de ventilation se mettant en route. Contrairement à Liis, même quand j'en avais envie, je n'arrivais pas à dormir.

Je me servis un verre d'eau. Je dormirais quand elle se réveillerait. Trop de choses étaient en jeu. Les agents qui montaient la garde, aussi pros fussent-ils, ne défendraient pas Stella avec autant de détermination que ses parents, donc l'un de nous devait rester éveillé en permanence.

La pluie cinglait contre la vitre. Je vérifiais pour la troisième fois le sac du bébé avant de préparer le siège-auto pendant que Liis signait ses papiers de sortie. L'infirmière nous observait avec une curiosité mêlée de

prudence, probablement à cause de la garde rapprochée qui allait nous escorter jusque chez nous.

Tenant Stella d'un bras, Liis signait les différents documents. Elle était mère depuis moins de quarante-huit heures et déjà, elle savait tout faire. Je lui souris, jusqu'à ce qu'elle me fasse signe de prendre le bébé. Je m'empressai d'obtempérer, tout en essayant de ne pas montrer mon excitation. Mais tenir dans mes bras le petit être délicat que nous avions fabriqué ensemble me ravissait.

Stella dans les bras, je me dirigeai vers le siège-auto posé sur le sol.

— Merde... marmonnai-je en cherchant la meilleure façon de faire passer le bébé sous la poignée et de l'installer dans le tout petit espace qui lui était réservé – un peu comme une pièce de puzzle.

Stella ne bougea pas tandis que je bataillais avec le harnais à cinq points, puis avec le rembourrage isolant les sangles et l'oreiller qui encerclait sa tête.

— Thomas, rigola Liis. C'est parfait. Si elle n'était pas bien, elle te le ferait savoir.

— Tu es sûre ? demandai-je en me tournant vers elle.

Au fil des étapes franchies dans notre relation, je n'avais jamais cessé d'être impressionné par Liis. Chaque fois, je la trouvais plus belle que jamais. Le jour où nous avions emménagé tous les deux à San Diego, le jour où elle m'avait annoncé l'arrivée de Stella, le jour où, enfin, je m'étais installé en Virginie, et chaque jour ensuite où j'avais constaté que son ventre s'arrondissait et que ses joues se remplissaient... chaque fois, j'éprouvais un sentiment d'imposture – comment avais-je pu la convaincre de m'épouser ? Pendant le travail, puis au moment de l'accouchement, et maintenant un peu fatiguée, mais tellement belle dans le soleil matinal, la mère de mon enfant était une fois encore plus belle que jamais.

Liis eut un petit rire.

— Quoi ?

— Tu sais très bien quoi, dis-je en me relevant, avant de soulever le siège bébé. On y va ?

Liis hochait la tête, et l'infirmière avançait avec le fauteuil roulant. Liis se leva, grommelant quelque chose à propos du fait qu'on s'occupait trop d'elle, mais le règlement de l'hôpital exigeait un tel moyen de transport, et Liis avait toujours su différencier les combats qu'il était utile de mener des autres.

En chemisier bleu et pantalon de grosseur gris, elle se laissa pousser jusqu'à la porte. Je l'ouvris, et saluai les agents Brubaker et Hyde.

Liis ne put s'empêcher de sourire en constatant qu'il s'agissait de femmes.

— Tu devines à quoi je pense ? me dit-elle.

— Au fait que les femmes conduisent et tirent mieux que les hommes, donc tu es contente de notre escorte ?

— Exactement.

Brubaker sourit elle aussi.

J'installai le siège de Stella, puis aidai Liis à monter à l'arrière de notre break. Puis je me glissai au volant, faisant signe à notre escorte qu'elle pouvait démarrer. Brubaker était devant nous dans une Tahoe noire, et Hyde derrière, dans un véhicule identique. Je levai les yeux au ciel.

— Ils essaient d'annoncer notre sortie de l'hôpital au monde entier, ou ils prennent la mafia pour des truffes ?

— Je ne sais pas, dit Liis en se penchant en avant pour regarder dans le rétroviseur extérieur.

— Tout va bien ?

— Pour le moment.

— Qu'est-ce qu'il y a ? demandai-je en lisant l'inquiétude, dans son regard.

— Je ne le sais pas encore.

Je tendis un bras en arrière pour lui tapoter le genou.

— Tout va bien se passer, Maman.

Elle retint une grimace.

— Si tu n’y vois pas d’inconvénient, j’aimerais qu’on ne devienne pas le genre de couple qui s’appelle « Papa et Maman ».

Je fronçai les sourcils.

— Mais il faut bien que Stella sache comment nous appeler, non ?

Liis soupira en signe de concession. C’était rare.

— OK. Mais juste devant elle, alors. Et jamais en public.

— Bien, madame, dis-je en souriant.

Liis se redressa, apparemment détendue, mais je savais qu’il n’en était rien. Elle continua à jeter régulièrement des coups d’œil dans le rétroviseur, et à se pencher sur Stella.

— Elle dort ? demandai-je.

— Il faut qu’on trouve un de ces rétros qui s’installent au-dessus du siège pour que le conducteur puisse la voir. Si l’un de nous deux se retrouve seul avec elle, il faudra bien pouvoir s’assurer qu’elle va bien.

— C’est noté, je m’en occupe dès que possible, assurai-je.

Elle ferma les yeux une demi-seconde avant de les ouvrir à nouveau, pour regarder dans le rétroviseur extérieur et passer instantanément de la jeune mère fatiguée à l’agent du FBI.

— Berline blanche, quatre véhicules en arrière. Voie de gauche.

— Reçu, dit Hyde.

Brubaker envoya un message radio, et à peine trois kilomètres plus tard, on lui répondait que d’autres véhicules d’escorte étaient en route. Juste avant leur arrivée, la berline quitta l’autoroute.

— Vous les suivez, hein, ordonna Liis.

— Ne t'inquiète pas, dis-je en tâchant de garder mon calme. Ils s'en occupent.

Liis avait du mal à rester calme, elle aussi. Devenir parents avait ajouté à notre existence un paramètre sécurité supplémentaire auquel il avait été impossible de se préparer. Je savais qu'elle aurait voulu suivre la berline, l'intercepter et en interroger les passagers loin de la famille que nous formions désormais. Mais aussi impérieux le besoin de faire son métier fût-il, celui de protéger notre fille était plus fort.

Le reste du trajet se fit sans encombre, mais sans que nous puissions non plus profiter de ce premier voyage à trois, comme d'autres jeunes parents. Tandis que nous sortions Stella de la voiture, les agents Brubaker et Hyde montèrent la garde, communiquant par monosyllabes via les microradios logées dans leurs oreilles. Après un petit coucou de la main à nos voisins, nous nous dirigeâmes vers la maison. Devant la porte d'entrée, dans la véranda, je m'arrêtai pour chercher mes clés, et allais en glisser une dans la serrure quand Hyde posa doucement sa main sur mon avant-bras.

— J'aimerais jeter un œil à l'intérieur avant, monsieur. Si vous n'y voyez pas d'inconvénient.

— Bien sûr, dis-je en m'écartant pour lui laisser le passage.

Deux jours plus tôt, j'aurais moi-même inspecté la maison. J'aurais laissé Liis avec son escorte pour examiner chaque chambre, chaque placard, derrière chaque porte et sous chaque lit avant de laisser entrer ma compagne enceinte. Mais maintenant, mon devoir était de rester à ses côtés, pour protéger notre fille. En quarante-huit heures, tout avait changé.

Hyde ouvrit la porte et sortit son arme. Elle tenait son Glock comme si c'était une extension de son bras, et

traversa le hall d'entrée si furtivement que je n'entendis même pas le bruit de ses pas.

— J'étais aussi bonne que ça ? me demanda Liis.

— Meilleure, répondis-je.

— Te fiche pas de moi, Maddox.

— Jamais, agent Lindy.

Au bout de quelques minutes, Hyde reparut, glissant son arme dans son holster.

— La voie est libre, monsieur.

— Merci, dis-je en suivant Liis à l'intérieur.

Elle inspira un grand coup en franchissant le seuil, se sentant déjà plus à son aise. Je portai le siège bébé jusqu'à la chambre d'enfant et le posai délicatement sur le sol. Liis avait décoré cette pièce dans des tons de gris, bleu-gris, sable et corail, sans la moindre petite voiture ni la moindre ballerine. Elle était résolue à élever Stella dans un environnement aussi neutre que possible du point de vue du genre. Un rocking-chair ivoire était installé dans un coin, à côté du berceau, un coussin carré avec une silhouette de renard en bleu posé contre son dossier.

Je libérai Stella, la pris dans mes bras et la posai doucement dans son lit, sur le dos. Elle semblait si petite entre les parois de son berceau flambant neuf.

Tout était nouveau. La moquette, le tapis aux motifs indiens, le dessin d'un renard sur la petite table, les rideaux, la peinture sur les murs. Jusque-là, cette pièce avait été belle et impeccable, mais vide. Maintenant, elle débordait de notre amour pour le nouveau bébé.

Après avoir admiré notre fille un moment, Liis et moi échangeâmes un regard.

— Et maintenant ? murmura-t-elle.

J'ajustai la position de la caméra et haussai les épaules. Elle fit de même.

— Qu'est-ce que « ça » veut dire ? demanda-t-elle en les haussant à son tour.

— Ça veut dire que je ne sais pas. Je m'attendais à des pleurs et au chaos généralisé à notre retour. Tu sais, toutes ces choses horribles qu'on voit dans les films.

Liis sourit et s'appuya contre le montant de la porte.

— Elle est parfaite, non ?

— Je te dirai ça tout à l'heure, vers deux heures du matin, ou la première fois qu'elle me fera pipi dessus.

Liis me donna un petit coup de coude en souriant. Je l'embrassai sur la tempe.

— Je crois que je vais aller m'allonger un moment, dit-elle en tendant la main pour prendre le petit moniteur vidéo.

Je fus plus rapide qu'elle.

— Je m'en charge. Va te reposer.

Elle se hissa sur la pointe des pieds, m'embrassa au coin des lèvres et me caressa la joue.

— Je suis tellement heureuse, Thomas. Jamais je n'aurais cru pouvoir ressentir quelque chose d'aussi fort. C'est difficile à expliquer.

Je souris.

— Pas la peine. Je vois très bien ce que tu veux dire.

Liis s'éloigna dans le couloir, en direction de notre chambre, dont elle laissa la porte entrouverte.

Je ris intérieurement en allant dans la cuisine pour vider le lave-vaisselle. Liis avait juste eu le temps de l'ouvrir, avant de perdre les eaux.

Dans ma poche, mon téléphone vibra.

— Maddox, dis-je en plaquant à mon oreille.

J'écoutai, et me dirigeai vers la fenêtre, écartai le rideau. Mon ventre se noua.

— Vous plaisantez ?

Mon patron me fit part de la marche à suivre. Mon sang se figea.

— L'idée, c'est de les laisser me tirer dessus ?

— Ils s'en sont déjà pris à Travis.

Mes cheveux se dressèrent sur ma nuque.

— Quoi !?! Comment va-t-il ?

— Une éraflure à l'épaule, et il est encore un peu sous le choc. Ils ont forcé sa voiture à quitter la route.

Mon patron toussota avant de poursuivre, visiblement gêné.

— En fait, ils pensaient s'en prendre à Abby.

Je ravalai la bile qui remontait dans ma gorge.

— Comment vous le savez ?

— Travis avait pris la voiture de sa femme. Dans le véhicule des assaillants, on a retrouvé des photos de toutes les cibles annexes. Abby en faisait partie.

— Par cibles annexes, vous voulez dire...

— Les membres de votre famille, Thomas. Je suis vraiment désolé.

Je soufflai lentement, tentant de rester calme. S'ils avaient des photos, cela signifiait que les Carlisi avaient compris depuis un certain temps déjà pour Travis. Ils avaient mis toute ma famille sous surveillance. De façon suffisamment rapprochée pour pouvoir prendre des photos. Cela expliquait l'interrogatoire subi par Travis à Las Vegas. Nous avions tous cru qu'il avait pété un câble et révélé qu'il était infiltré, provoquant dans la foulée son enlèvement et son passage à tabac pour le faire parler, alors que tout cela avait en réalité été prévu, préparé.

— On les a logés ?

Le directeur se tut un instant.

— La voiture de Travis a heurté un arbre de plein fouet. Ils sont revenus l'achever, ils n'auraient pas dû. La famille Carlisi compte trois membres de moins. Bobby le Poisson. Nikko la Mule. Vito Carlisi.

— Un des fils de Benny. Donc la famille Carlisi n'a plus que deux héritiers possibles.

Benny avait eu sept enfants, mais trois garçons seulement. L'aîné, Angelo, était son lieutenant, et les deux autres piaffaient en retrait, prêts à prendre sa place dès que l'occasion se présenterait. Benny était un malfrat vieille école, il n'avait jamais envisagé de transmettre son empire à une de ses filles. Avec un peu de chance, la mort d'un lieutenant allait ébranler tout ce que Carlisi avait bâti.

— Travis a fait ce qu'il fallait, dit mon patron.

— Bien sûr.

Je me détendis un peu. Ce qui aurait pu être un désastre absolu tournait finalement en notre faveur. J'aurais dû m'en douter. Quand quelqu'un cherchait à s'en prendre à Travis, il avait rarement une seconde chance. Même quand il s'agissait des trois meilleurs tueurs de la famille Carlisi.

— Vincenzo, le plus jeune des fils Carlisi, et deux hommes ont été repérés dans une Nissan Altima gris métallisé. Ils sont en route pour chez vous. Et sont probablement au courant de la mort de Vito, à cette heure.

— En route pour ici ? Maintenant ? dis-je en me tournant vers la chambre de Stella. Qu'est-ce que vous faites des balles perdues ? Des ricochets ? On va les laisser faire un carton devant chez nous, avec ma femme et ma fille à l'intérieur ? C'est du boulot de merde, ça, patron.

— Vous pouvez me proposer mieux d'ici à huit minutes ?

— Non.

— Hyde s'occupera de Liis et Stella à l'arrière de la maison, on leur mettra des gilets pare-balles. C'est notre seule chance. À vous de voir, bien sûr, mais...

— OK.

— Vous êtes sûr ?

— Oui. C'est la seule façon d'y arriver. Ça nous permettra de gagner du temps.

— Merci, agent Maddox.

— Merci, patron.

La porte de la chambre grinça et, du coin de l'œil, j'aperçus Liis, le téléphone contre son oreille. Ils l'avaient appelée aussi.

— Mais on vient juste de... Comment peuvent-ils savoir que... ? Pff... OK, bien sûr, et je suis d'accord, mais... Très bien. Je comprends.

Elle me regarda, les yeux brillants de larmes, avant de retourner à sa conversation.

— C'est comme si c'était fait, patron.

Son téléphone tomba à terre, son regard se perdit dans le vague. Je traversai la pièce en courant pour la prendre dans mes bras.

— J'arrive pas à y croire, murmura-t-elle, s'agrippant à mon dos.

— S'il y avait eu un autre moyen...

— Et Travis ? Comment va-t-il ?

On l'avait déjà informée sur ce point, j'en étais sûr, mais elle voulait l'entendre de ma bouche. Elle savait que je ne chercherais pas à minimiser les choses à cause de son nouveau statut de maman.

— Il est un peu amoché. Mais eux ont trois hommes en moins.

Elle eut un petit rire, puis leva la tête vers moi, comprenant ce que cela signifiait.

— Je vais devoir leur dire, n'est-ce pas ? Ça va devoir être moi.

J'hésitai, en proie à des sentiments contradictoires. Je ne voulais pas lui faire vivre cela.

— Les Carlisi ne feront qu'envoyer d'autres tueurs, Liis. Je sais que c'est un risque... mais tu dois le faire. Elle secoua la tête.

— Je ne peux pas. Je...

Je serrai les dents, tentant de rester calme, d'être fort pour elle.

— Tout ira bien. Tu peux le faire.

Elle soupira, porta une main à son front en secouant la tête.

— Je ne peux pas leur faire un truc pareil...

— On fait ce qu'on a à faire, Liis. Comme toujours.

Elle tourna la tête en direction de la chambre de Stella.

— Mais cette fois, il y a d'autres choses en jeu.

Je regardai l'heure et soupirai à mon tour.

— Il faut que je me prépare, et que je passe quelques coups de fil.

Elle hocha la tête, les lèvres pincées.

— Je vais t'aider.

Stella commença à remuer, et je faillis craquer.

— Non, c'est trop. Ça ne va pas. Je ne peux pas te laisser seule ici avec elle. Elle n'a même pas un jour, et toi... seule...

Elle me serra dans ses bras.

— Je ne serai pas seule.

Je respirai ses cheveux, tentai de mémoriser la douceur de sa peau.

— Je ne peux pas... je ne peux pas lui dire au revoir, soufflai-je.

J'ai déjà eu le cœur brisé, plusieurs fois, mais ça, c'était de la torture. J'étais déjà fou amoureux de la petite fille qui se trouvait dans le berceau, et partir sans elle était au-dessus de mes forces.

— Alors ne le lui dis pas.

Sans faire de bruit, j'entrai dans la chambre de Stella pour la regarder, emmaillotée et rêvant joyeusement à ce à quoi rêvent les nouveau-nés – les battements de cœur de Liis, le bruit étouffé de ma voix. Je me penchai pour déposer un baiser sur ses cheveux épais, bruns.

— À très bientôt, mon amour. Papa t'aime fort.

Dans notre chambre, j'enfilai mon gilet pare-balles sous le regard inquiet de Liis, puis fourrai quelques affaires de rechange et ma trousse de toilette dans un sac avant de composer le numéro de Trenton. D'un ton aussi détendu que possible, je lui annonçai que nous allions finalement nous voir plus tôt que prévu. Moins de cinq minutes plus tard, j'étais prêt à partir.

— Qui est-ce, devant la maison ? demanda Liis comme je raccrochai.

— Dustin Johns et Canton, répondis-je en enfilant un blouson léger.

— Brent Canton ?

Comme je confirmai d'un hochement de tête, elle soupira. Ces deux hommes étaient les meilleurs tireurs d'élite du FBI.

— Ils ont intérêt à faire mouche, dit-elle sèchement.

— Tu peux avoir confiance.

Je l'espérais. Ma vie était entre leurs mains. Je pris Liis dans mes bras, la serrai fort et l'embrassai, priant pour que ce ne soit pas la dernière fois.

— Dès qu'on se retrouve, je te demanderai de m'épouser, soufflai-je. Et cette fois, tu diras oui.

— Fais juste en sorte qu'on se retrouve.

Hyde ouvrit la porte de la maison.

— Trente secondes, monsieur.

— OK.

J'attrapai mes clés de voiture et, après un dernier regard à Liis, sortis et refermai la porte derrière moi.

2

TAYLOR

— Haut les cœurs, mec. Je te parie qu'elle sera à la maison quand tu rentreras, dit Jubal en me regardant plier le linge.

— Tu dis ça chaque fois, grommelai-je en secouant un pantalon de toile bleu marine délavée.

Quand Falyn faisait la lessive, le linge sentait le propre pendant des mois. Je faisais la cuisine et sortais les poubelles. Elle s'occupait du linge sale et de la vaisselle. Pour les enfants, on formait un bon tandem. Hollis et Hadley n'avaient que quatre mois de différence, et c'était un peu comme si nous avions des jumeaux. Au début, l'un maintenait les jambes et attrapait les lingettes pendant que l'autre nettoyait et changeait la couche. Plus tard, elle avait emmené Hadley au volley, et moi Hollis au foot. Pendant neuf ans, notre organisation avait été une machine bien huilée. Nous avons même mis au point une stratégie en cas de dispute. Colère, négociation, et sexe pour se réconcilier. Maintenant qu'elle était partie, je n'avais plus personne avec qui discuter, faire des compromis, plus de gamins avec qui jongler, plus de dîner

pour quatre à préparer. Je faisais ma lessive tout seul depuis qu'elle était repartie pour Colorado Springs avec les enfants, deux mois plus tôt, et mes fringues étaient déjà HS. Une raison de plus de la regretter.

J'installai mon pantalon sur un cintre et rangeai le tout dans mon casier. Cela faisait quatre ans que je n'étais pas reparti en montagne pour creuser des tranchées pare-feu. Passer six mois de l'année loin de la maison avait eu des conséquences sur notre couple, alors j'avais rangé mon pulaski et pris un temps plein à la caserne municipale.

Mais au bout du compte, ça n'avait rien changé. Falyn n'était pas heureuse.

— Les enfants aiment leur nouvelle école ? demanda Jubal.

— Non.

Jubal soupira.

— Je me disais que ce devait être dur pour Hollis. J'ai été surpris que tu la laisses l'emmener.

— Tu les aurais séparés ? Non, je ne pouvais pas faire ça, dis-je en secouant la tête. Et puis, c'est sa mère, depuis le départ. Jouer la carte du parent biologique maintenant, ce serait dégueulasse.

Jubal hocha la tête et me donna une tape sur l'épaule.

— Tu as raison. T'es un mec bien, Taylor.

Je me renfrognai.

— Visiblement pas assez.

Mon téléphone sonna, et je regardai l'écran. Jubal hocha la tête et retourna dans la salle télé pour me laisser tranquille. Je portai l'appareil à mon oreille.

— Bonjour, chérie.

— Bonjour.

Les termes affectueux mettaient Falyn mal à l'aise, désormais – comme si le fait que je reste attaché à elle n'avait pas de sens, puisqu'elle m'avait largué.

En vérité, j'avais essayé. Essayé de hurler. Essayé de gueuler vraiment. Je l'avais suppliée, implorée, j'avais même fait quelques crises de colère, mais tout ce que je faisais l'éloignait toujours un peu plus. Aujourd'hui, je l'écoutais et je perdais moins mon calme. C'était un truc que mes frères avaient appris à faire très tôt. Et leurs femmes respectives n'étaient pas parties.

— Je pensais justement à toi, dis-je.

— Ah bon ? Je... j'appelle parce que... Hollis ne va pas fort. Il s'est battu, aujourd'hui.

— Battu ? Comment va-t-il ?

— Il va bien. Tu lui as appris à se défendre, non ? Mais il a changé. Il a beaucoup de colère en lui. Heureusement, c'était le dernier jour d'école avant les vacances d'été, parce que sinon, il aurait été renvoyé. Et si ça se trouve, il le sera, d'ailleurs. Taylor, je crois...

Elle soupira, aussi perdue que moi. Et ne pas être seul dans ce pétrin était à la fois une douleur et un soulagement.

— ... je crois que j'ai fait une erreur.

Je retins mon souffle, espérant qu'elle allait enfin m'annoncer qu'elle revenait. Peu m'importait pourquoi. Si Falyn revenait, je me sentais capable de tout remettre d'aplomb.

— Je me disais que... peut-être...

— Oui ?

Elle se tut un instant. Et ce silence me fit l'effet de mille morts. Tout était dans sa voix. Elle savait, en appelant, qu'elle me redonnerait espoir, mais cette conversation concernait nos enfants, pas moi.

— Je me disais que tu pourrais peut-être m'aider à trouver une maison à louer à Estes. Tu connais plus de gens que moi. Trouver un quatre-pièces va être difficile. Les enfants sont trop grands pour partager leur chambre, maintenant.

Je me laissai tomber sur mon lit, comme si j'avais pris un direct en plein estomac.

— Tu ne pourrais pas simplement... revenir ici ? Les chambres n'ont pas changé, c'est un environnement familier. J'aimerais tellement que vous reveniez. Je *veux* que vous reveniez. On n'est pas obligés de faire comme si tout recommençait. Je peux dormir sur le canapé du salon.

À l'autre bout du fil, le silence fut interminable.

— Je ne peux pas, Taylor.

Elle semblait fatiguée, sa voix était plus grave que d'ordinaire. Éraillée.

Je l'avais déjà suppliée. Insister ne ferait que provoquer une nouvelle dispute. Il s'agissait de nos enfants, je devais mettre notre couple de côté.

— Falyn... Reviens t'installer dans la maison. Je trouverai un appartement.

— Non. C'est moi qui suis partie. Je trouverai un logement.

— Bébé... commençai-je, avant de sentir son malaise. Falyn. La maison est à vous. Je vais prévenir l'école et inscrire les enfants pour la rentrée prochaine.

— Vraiment ? dit-elle avant que sa voix ne se brise.

Je me massai la nuque.

— Vraiment. Je vis seul dans une maison trop grande alors que les enfants et toi vous vous marchez dessus dans un appart minuscule, c'est ridicule.

Elle renifla.

— Merci. Les enfants vont être tellement contents.

Je me forçai à sourire, sans vraiment savoir pourquoi, étant donné qu'elle ne me voyait pas.

— Je suis content, moi aussi.

Elle poussa un long soupir de soulagement, puis j'entendis qu'elle essayait ses larmes.

— Bon... Je... je vais commencer à faire les cartons.

— Si tu as besoin d'aide... n'hésite pas.

L'appartement qu'elle avait trouvé à Colorado Springs était meublé, donc il n'y avait pas de gros meubles à transporter, mais j'aurais fait n'importe quoi pour retrouver notre routine de couple.

— Non, ça va aller, merci. On n'a pas grand-chose, et rien de lourd.

— Falyn. Laisse-moi au moins aider à faire les cartons des enfants. Ça fait deux semaines que je ne les ai pas vus.

Elle ne répondit pas tout de suite, renifla à nouveau. Elle devait peser le pour et le contre. Elle avait dû apprendre à réfléchir un peu plus longtemps avant de prendre ses décisions. À attendre d'avoir plusieurs éléments avant de faire ses choix. C'était une chose que j'allais devoir commencer à faire moi aussi. Je m'attendais presque à ce qu'elle me dise qu'elle allait y réfléchir et me rappeler, mais elle répondit enfin :

— D'accord.

— D'accord ?

— Je me disais que j'allais peut-être annoncer la nouvelle aux enfants dès ce soir. Tu veux être là quand je leur annoncerai ? Je ne sais pas si ça risque de les déstabiliser ou pas...

— Je serai là, répondis-je sans hésiter.

Certaines décisions devaient se prendre plus rapidement que d'autres.

Nous raccrochâmes, et j'avalai la boule qui s'était formée dans ma gorge. Je n'avais pas osé lui dire ce que je voulais vraiment. J'espérais que, Falyn de retour, nous pourrions enfin travailler sur ce qui avait foiré entre nous. J'étais prêt à promettre de ne pas lui mettre la pression, de ne pas brûler les étapes. Je tenais à lui montrer que j'avais changé.

Le téléphone entre les mains, je le portai à mon front, me répétant intérieurement que, cette fois, j'allais me tenir, et ne pas tout foutre en l'air. Il n'y avait rien de pire que d'être son propre ennemi. Même quand je voulais faire au mieux, je devais me battre contre moi-même. Je m'étais toujours laissé dicter mon comportement par mes émotions, aux dépens de ceux qui m'entouraient. Ils voyaient la pression monter, avant d'être témoins de l'explosion, si brève fût-elle. Avec le temps, je n'avais tiré aucune leçon de ce comportement, n'avais pas grandi, n'avais fait aucun effort pour surmonter ce travers, et Falyn avait eu plus de mal à me pardonner – comment aurais-je pu lui en vouloir ?

— Tu as raccroché ? me demanda Jubal.

Je répondis d'un hochement de tête, faisant de mon mieux pour ne pas afficher mon angoisse.

— Le commandant voudrait te parler, dit-il.

Je me levai, m'essuyant le nez d'un revers de main, et inspirai un grand coup. J'étais tendu. Je savais ce qui m'attendait. Le commandant avait passé la matinée en réunion avec d'autres commandants de brigade, le commandant en chef et le conseil municipal – pour parler de moi.

— Taylor ? dit Jubal comme je passais devant lui.

— Oui ?

Je me retournai, agacé. J'essayais de me préparer à ce qui allait se passer dans le bureau du commandant, et il me déconcentrait.

— Avant d'y aller, essaie de te calmer un peu. Tu as suffisamment d'ennuis comme ça. Et sans boulot, tu auras encore moins de chances de la récupérer.

— Je m'en fous. De toute façon, tout va de travers depuis qu'elle est partie.

Jubal fit la grimace, peu impressionné par cette démonstration d'auto-apitoiement.



Composition
NORD COMPO

Achevé d'imprimer en Espagne
par CPI BOOKS
Le 7 janvier 2018.

Dépôt légal : janvier 2018.
EAN 9782290146217
OTP L21EDDN000899N001

ÉDITIONS J'AI LU
87, quai Panhard-et-Levassor, 75013 Paris

Diffusion France et étranger : Flammarion